Études théologiques et religieuses

Pro-positions

Paul Ronald Wells, Michel Bouttier

Citer ce document / Cite this document :

Wells Paul Ronald, Bouttier Michel. Pro-positions. In: Études théologiques et religieuses, 49e année, n°4, 1974. Pluralisme et enseignement théologique. pp. 499-514;

doi : https://doi.org/10.3406/ether.1974.2302;

https://www.persee.fr/doc/ether_0014-2239_1974_num_49_4_2302;

Fichier pdf généré le 11/03/2024

PRO-POSITIONS *

1

UNE FACULTÉ DE THÉOLOGIE : POURQUOI ?

En octobre 1974, Dieu voulant, une faculté de théologie *réformée* sera établie en France, à Aix-en-Provence.

N'y a-t-il pas à Montpellier, à Paris, à Strasbourg, des facultés de théologie *protestante ?* N'y a-t-il pas à Vaux-sur-Seine une faculté de théologie *évangélique ?*

Dans la situation présente du monde et des Eglises — situation de crise et de bouleversements de toutes sortes —, nous avons été de plus en plus nombreux à percevoir l'établissement en France d'une faculté de théologie *réformée* comme étant une *volonté de Dieu* à laquelle nous ne pouvions nous soustraire.

Si un mot a bien perdu son sens propre, originel et historique, c'est bien le mot *réformé.* Ce sens doit être retrouvé et lui être rendu. Pleinement. Fidèlement.

La nouvelle faculté d'Aix-en-Provence a pour vocation de servir et de développer la foi réformée afin de contribuer à sa restauration dans les Eglises réformées de France, à quelque Union d'Eglises qu'elles appartiennent.

La foi réformée, basée carrément sur la Révélation biblique, est celle qui glorifie la souveraineté absolue de Dieu dans ses œuvres de Création et de Rédemption. La foi réformée s'efforce de considérer tous les aspects de l'existence à la lumière de l'Ecriture Sainte inspirée et inerrante. Etre « *réformé* » oblige à être toujours en marche, non vers une vérité incertaine dans un esprit d'autonomie intellectuelle, mais dans l'application fidèle, humble et obéissante, des normes bibliques à notre situation.

---

* Comme on l'indique dans l'avant-propos du dossier, ces articles ont été publiés dans *Réforme* les 20 octobre et 17 novembre 1973. La réponse de P. Wells a été écrite pour ce n° d'ETR. Elle appellerait certes à son tour une nouvelle contribution, mais je tiens à laisser ici à celui qui est notre hôte la parole en dernier.
M. B.

C'est un fait, un fait déplorable, que les Eglises « *réformées* » en France, aujourd'hui, non seulement sont peu à être *réformées,* au vrai, au beau sens de ce mot, mais sont trop nombreuses à s'être écartées de la foi réformée.

Une *équipe professorale homogène* — chaque professeur souscrivant personnellement et sans restrictions, aux articles 1 à 38 de la Confession de 1559, dite « *Confession de foi de La Rochelle* » — y enseignera les diverses disciplines théologiques...

Autonome, tant par rapport à l'Université d'Etat que par rapport à toute Union d'Eglises, la faculté d'Aix-en-Provence ne dépendra que de son seul *conseil,* composé de quinze personnes et chargé de veiller à la fidélité réformée de la faculté, en soumission à la norme biblique.

A leur origine et dans leur tradition fidèle, les Eglises de la Réforme ont insisté sur l'importance du Saint Ministère, du Ministère de la Parole, en vue de l'édification de l'Eglise et du Sacerdoce commun des fidèles. Pour cette raison, l'étude, l'explication et l'application des Ecritures à tous les aspects de l'existence ont occupé une place centrale dans les Eglises de la Réforme. L'Eglise — la communion dans l'Esprit Saint — vit de la Parole inspirée de l'Esprit Saint. L'œuvre de l'Esprit Saint est d'implanter dans les cœurs régénérés la Vérité vivante de cette Parole.

Il faut donc rejeter les trois conceptions que nous appellerons « *sociale* », « *sacerdotale* » et « *illuministe* » du Ministère :

- selon la conception « *sociale* » du Ministère, le pasteur est un sorcier guérisseur et libérateur au nom du Dieu « *Révolution* » ; sa tâche est l'exorcisme sécularisme de l'Eglise. Il est un médiateur qui, par l'exemple de son action politique, montre à l'Eglise comment prendre la croix pour racheter le monde de l'injustice sociale.

- selon la conception « *sacerdotale* » du Ministère, le pasteur est un prêtre-sacrificateur ; par sa médiation, la grâce est communiquée à l'Eglise, *ex opere operato,* au moyen des sacrifices répétés qu'il offre chaque jour sur les autels.

- selon la conception « *illuministe* » du Ministère, le pasteur est un initié spirituel. Il fait dériver la substance de sa vie chrétienne, ainsi que celle de son ministère, de la qualité de son expérience personnelle. Prenant comme règle l'illumination directe, et alors même qu'il s'inspire de la Bible, il croit pouvoir se passer de l'étude intellectuelle, précise et approfondie, du texte de l'Ecriture.

Au XVI[e] siècle déjà, les Réformateurs, appuyés sur la Bible, ont dû combattre ces trois fausses conceptions ; la conception « *sociale* » de Carlstadt et surtout Muntzer qui prônaient la Révolution, la conception « *sa-*

cerdotale » des théologiens romains, et la conception « *illuministe* » de ceux que Calvin appelait les « *fantastiques* » ou les « *spirituels* ».

Comme eux alors, nous devons aujourd'hui combattre ces fausses conceptions en ré-affirmant la foi biblique basée sur la réalité historique et objective du grand œuvre personnel de Dieu et principalement, sur l'événement de la Résurrection du Christ Jésus.

Comme eux alors, nous devons aujourd'hui rejeter tout « *pluralisme* » noyant la Révélation scripturaire dans une quelconque synthèse, dans un quelconque amalgame, avec ces fausses conceptions.

Anti-pluraliste (« *Nul ne peut servir deux Maîtres* » !), la Parole de Dieu nous révèle qu'il y a un seul Seigneur et une seule foi. Nous croyons donc qu'il y a « *une* » foi selon la Parole de Dieu, selon l'Ecriture Sainte, et que l'Eglise confessante, réformée, doit refuser, rejeter, toute théologie qui ne serait pas animée par le seul motif de base scripturaire : Création — Chute — Rédemption en Jésus-Christ par l'Esprit Saint.

Le but du Ministère réformé est de proclamer et de développer la foi en Christ par l'explication fidèle du message « *un* » de la Bible.

D'où la nécessité d'une faculté de théologie, au corps professoral homogène, fidèle, dans la pluralité des disciplines enseignées, à l'unité et à la totalité de la Révélation biblique.

La nécessité d'une faculté de théologie réformée tient non seulement aux exigences du Ministère de l'Eglise mais aussi à la nature de l'éducation théologique.

Le pluralisme aujourd'hui à la mode implique une éducation théologique dans laquelle toutes les influences présentes dans l'Eglise s'exprimeraient librement. Dans cette perspective, la faculté, microcosme de l'Eglise, aurait à refléter les courants de pensée qui agitent celle-ci. Ces courants ont parfois une telle puissance que les enseignants qui voudraient s'ancrer dans la neutralité se retrouveraient vite naufragés sur les rochers des préjugés.

Le principe pluraliste mis en pratique dans l'éducation encourage l'idée fausse que le théologien qui enseigne et l'étudiant qui réagit peuvent assumer un rôle de neutralité intellectuelle. Selon la règle de Dewey, l'enseignant ne devrait pas communiquer à l'enseigné ses convictions personnelles mais se contenter de lui présenter des données que l'enseigné emploierait ensuite d'une façon créatrice, étant laissé libre de choisir son propre chemin.

Cependant, le principe de neutralité comporte une contradiction. Même si la science et la méthode scientifique prétendent être autonomes, elles sont, de fait, pratiquées par des hommes qui, consciemment ou non, ont tous des présupposés particuliers. Le théologien, par exemple, qui parle non

de théologie (au singulier) mais de théologies (au pluriel), ne présuppose-t-il pas dans ses recherches qu'il n'est pas de théologie une ? Et s'il ne parle que de théologies (au pluriel), ne rejette-t-il pas l'idée qu'il y a un système, un ensemble organique, de Vérité biblique ? L'unité de la Révélation de Dieu dans (et par) les Ecritures est ainsi niée.

Nous croyons et pensons qu'il n'y a qu'une seule Vérité biblique. Et cette affirmation ne repose pas sur notre capacité de posséder et d'exposer cette Vérité d'une façon complète, mais sur le pouvoir souverain qu'a Dieu de nous révéler et de nous confier Sa Vérité.

Toute éducation théologique réformée doit reposer sur cette base : Dieu a révélé, donné, confié, Sa Vérité, et c'est à nous de la recevoir, de la garder et de l'enseigner selon les moyens établis par Lui dans la Sainte Ecriture.

Nous appelons les réformés de France et d'ailleurs à se joindre aux « *Amis de la faculté de théologie réformée d'Aix-en-Provence* » 33, avenue Jules-Ferry 13100 Aix-en-Provence.

Et nous demandons par nos prières que le Seigneur envoie des ouvriers dans Sa moisson et que nombreux soient, dans les années à venir, les candidats au Saint Ministère qui viendront faire ou compléter, à Aix-en-Provence, leurs études de théologie.

Paul WELLS.
Aix.

2

UN INSTITUT PROTESTANT DE THÉOLOGIE : POURQUOI ?

Réforme a publié le 20 octobre un manifeste-programme annonçant la création d'une faculté de théologie réformée à Aix-en-Provence. Cet article appelle une réponse. Non certes que j'aime la polémique, ni que je craigne une concurrence. Tout ce qui contribue à la vie théologique, à la recherche et au service de la Parole de Dieu, ne saurait que me réjouir : j'espère de tout cœur que cette faculté pourra réaliser les ambitions de ses initiateurs et que les membres de nos Eglises qui y reconnaissent le lieu d'expression de leur foi en seront contentés.

Cependant l'article en question, sous son apparente fermeté, est si rempli d'insinuations et de contre-vérités qu'il est impossible de se taire. Ces lignes me font vivre une fois de plus le combat douloureux de la communion de l'Eglise. Je partage en effet avec l'auteur la volonté d'une fidélité inconditionnelle à l'Evangile, et je dois constater que, sur presque tous les points, je me trouve en opposition totale avec lui, qu'il s'agisse de l'Ecriture, qu'il s'agisse de la Réforme, qu'il s'agisse de l'Eglise et de la théologie. Si bien que cette lecture m'a en tout cas confirmé dans une conviction et une espérance : l'enjeu que représente pour nous tous la naissance de l'Institut protsetant de théologie ! Répondre à M. Wells point par point et sans déformer à mon tour sa pensée impliquerait de longues colonnes et je ne veux pas fatiguer les lecteurs. Aussi m'en tiendrai-je aux trois moments essentiels que je viens d'évoquer, en les prenant à reculons. Nous constaterons du reste qu'ils sont si étroitement imbriqués que la réponse retourne chaque fois à la même affirmation de départ, une affirmation que j'estime, comme exégète du Nouveau Testament, reposer d'aplomb sur la réalité même du témoignage biblique.

1) *L'Eglise et la théologie.* Le pluralisme, voilà l'ennemi ! La chose n'est point étonnante, du reste, puisque c'est la faculté « *de servir deux maîtres* ». Comme M. Wells sert Jésus-Christ, ceux qui ne le servent pas comme lui ne peuvent qu'être aux ordres de Mammon. Tout laisse présupposer en effet qu'il n'existe de par le monde qu'une fidélité unique, exclusive à l'Evangile, la voie choisie par la faculté réformée d'Aix-en-Provence.

Pour nous, l'Institut de théologie est résolument pluraliste, non pas certes dans le sens dévié que M. Wells donne à ce mot, mais dans le sens

même où, comme nous le verrons, la révélation de Dieu en Jésus-Christ implique une pluralité de témoignages. Le pluralisme ne consiste nullement, comme on veut le faire accroire, en une abdication des convictions, en un mélange empoisonné d'attitudes contradictoires. Il consiste à reconnaître, à partir de la certitude ferme que l'Esprit Saint scelle en nos cœurs, que d'autres frères, se réclamant du même Esprit, également résolus dans leur fidélité à Jésus-Christ, ont une lecture de la Bible, une conception de la foi et du service de Dieu en ce monde différentes des nôtres. La constatation en outre que cette volonté commune, humblement reconnue dans le frère, est plus forte que ce qui nous sépare. Nous invoquons ensemble Jésus-Christ, partageons le pain et la coupe, de sorte que je n'ai aucun motif de réduire impérativement leurs vues aux miennes, de les soumettre non pas au joug du Christ qu'ils portent comme moi, mais au joug de ma propre conviction.

La faculté d'Aix-en-Provence préconise un corps d'enseignants « *homogène* » : nous préconisons pour l'Institut un corps d'enseignants en qui les étudiants puissent rencontrer, comme ils le feront plus tard au sein des Eglises, la diversité des visages, des engagements et des doctrines qui composent aujourd'hui le corps vivant de nos paroisses. M. Wells insinue que ce « *pluralisme* » signifie « *la neutralité intellectuelle* » des enseignants. Il faudrait bien mal les connaître pour supposer qu'un Dumas, un Lods ou un Crespy, ou Stauffer, ou Lys soient des théologiens honteux pour qui leur enseignement n'implique pas un engagement total de leurs forces spirituelles et intellectuelles au service de la Parole de Dieu. Nous savons accepter ainsi un risque, celui de placer l'étudiant devant des choix divergents, parfois contradictoires. Ce risque est celui de la foi, c'est aussi celui d'une pédagogie respectueuse de l'autre. Nous ne sommes pas là pour endoctriner des jeunes, mais pour essayer de les aider à formuler personnellement leur foi, et le service qui en découle.

Mais par derrière se profile une tout autre appréciation de l'acte théologique. L'attention de la faculté réformée est concentrée sur un enseignement « *biblique* » préparant au « *Saint Ministère* ». Je pense que cette orientation constitue effectivement sa force et sa raison d'être. Mais pour nous, si la théologie a son fondement dans l'Ecriture, elle ne peut, sous peine de cesser d'être évangélique, se développer en une construction de vérités, de normes et de doctrines en soi : elle s'élabore en constante confrontation avec les destinataires de l'Evangile, c'est-à-dire les nations, si j'ai bien compris l'apôtre Paul. Elle ne consiste donc pas à répéter indéfiniment une leçon apprise, mais, comme le montre la Bible d'un bout à l'autre, elle naît de cette vocation déterminante qui est de communiquer la Parole à ceux qui l'ignorent, dans le contexte de leur culture, et sur le champ même des combats de ce monde. Telle est l'intention fondamentale des initiateurs de l'Institut de théologie. Du coup, il ne saurait concerner seu-

lement un corps de clercs, mais la formation théologique vise l'ensemble des croyants dans une perspective qui, elle aussi, a des titres pour se réclamer de la Réforme !

2) *La fidélité à la Réforme.* La nouvelle faculté relèverait le flambeau abandonné de la Réforme... « *Etre réformé oblige d'être toujours en marche, non vers une vérité* « incertaine »... *mais dans l'application fidèle, humble et obéissante des normes bibliques à notre situation* ». Oui, être réformé, c'est être toujours en marche, non vers une vérité incertaine, mais vers la joie du royaume ; nous espérons être en marche, nous aussi, nous ne pouvons interpréter autrement la volonté des synodes luthérien et réformé lorsqu'ils ont créé l'Institut de théologie, lorsqu'ils ont beaucoup investi dans cette aventure, au service, très exactement, d'une *theologia viatorum.* Mais définir cette marche comme « *une application des normes bibliques* », me paraît aller à l'encontre de tout ce qu'ont crié les Réformateurs ! Que nous propose-t-on, en effet, sinon de nous remettre sous le joug de la loi, de transformer la Parole du Dieu vivant en code de la route ? Il n'y a pas de normes bibliques à appliquer, il y a le Christ vivant à suivre, que la Bible nous révèle. Elle n'a pas d'autre but, je pense que Luther et Calvin sont unanimes là-dessus.

C'est ainsi que nous oppose l'interprétation même de la Réforme. J'ai appris ici, d'un maître en Réformation, le professeur Esnault, que le sens de la Réforme avait été de manifester, en une période de l'histoire qui se poursuit depuis Pâques, ce qu'est un *avènement d'Evangile* parmi les hommes. Cet avènement n'a pas fini d'ébranler la vie de l'Eglise ; cet avènement nous a portés, cet avènement reste aussi comme la promesse d'une irruption toujours possible. Mais je pense que, pour ceux-là mêmes qui en ont été les initiateurs (comme des ânes que conduit leur maître, disait Luther), il n'a jamais prétendu devenir normatif pour la suite des temps. On le ramène à l'état de loi prescriptive, lorsqu'on l'érige en principe définitif de ce que doit être désormais toute réforme dans l'Eglise. Loin de permettre à l'esprit de renouveler ce mouvement d'Evangile, on le bloque en l'état qu'il a pris au XVI^e^ siècle, on le fige, on le normalise, on le sacralise au point que, désormais, c'est à sa lumière que l'Ecriture doit être interprétée. Et même pas l'éclairage fulgurant des premiers écrits de Luther, mais le faisceau de l'orthodoxie ultérieure. L'Ecriture a produit la Réforme. On voudrait que désormais la Réforme détermine la lecture de l'Ecriture, et la Réforme comprise comme « *l'adhésion sans restriction* » aux articles 1 à 38 de la Confession de 1559. L'Ecriture est sous le boisseau...

Je me réjouis d'appartenir à un Institut où se rejoignent luthériens et réformés, où nul n'a à abdiquer ses convictions confessionnelles, mais où précisément nul ne peut également revendiquer l'apanage exclusif de l'héritage. Je me réjouis d'appartenir à un Institut pour lequel la Réforme

ne constitue pas seulement un fait du passé, devenu normatif, mais pour lequel l'avènement de l'Evangile apparaît comme l'espérance et de l'Eglise et des nations.

3) *La fidélité à l'Ecriture.* C'est là, sans aucun doute, que se situe la source ultime de nos divergences. « *L'amalgame* », je le découvre dans les présupposés bibliques de M. Wells ; s'il y a une réalité qui ne supporte pas le mot de « *système* » c'est bien la vérité biblique ; or pour lui, il existe « *une* » théologie, qui implique « *l'idée qu'il y a un système, un ensemble organique de Vérité biblique* ». Il suffit de lire ce que M. Wells appelle « *la base scripturaire* » pour découvrir le rationalisme inconscient qui motive son attitude théologique : la base scripturaire, c'est l'enchaînement « *création - chute - rédemption* ». Ce schéma logique de l'enseignement catéchétique s'avère démenti par la Bible elle-même. Les exégètes de l'Ancien comme du Nouveau Testament sont unanimes à constater que le point de départ de la révélation du Dieu vivant n'obéit point à ce schéma. Comme W. Vischer l'a montré avec force, et beaucoup d'autres avec lui, l'origine même de la foi d'Israël se trouve dans la manifestation du Dieu libérateur de l'Exode, celui qui arrache son peuple à la servitude pour le conduire vers la liberté de la terre promise : la foi au Créateur découle de cette révélation initiale. De même, dans le Nouveau Testament, l'origine du message apostolique a sa source dans l'événement de la résurrection de Jésus-Christ, dans l'acte libérateur qui arrache le monde à l'aliénation du péché et de la mort. Le reste en procède : et la révélation de la chute, à la lumière du renouvellement de l'homme, et la révélation de la Création, à la lumière du Règne qui vient.

Nous ne voyons d'autre part aucun témoin, apôtre ou prophète, ériger son message en système. Le Nouveau Testament a recueilli la merveilleuse diversité des témoignages, chantant en polyphonie la victoire du Christ. Christ en est l'unité, non les discours qui attestent une faculté prodigieuse de renouveler sans cesse le langage, les images, chaque fois que change le destinataire. Il s'est trouvé de tous temps des esprits soucieux de réduire ce chant un et toujours neuf, trop libre à leurs yeux. Ils préfèrent une mélopée « *homogène* », ils tentent de rédiger une « *harmonie* » des Evangiles où soit évacuée la part trop personnelle des auteurs. Irénée de Lyon évoque déjà ces essais, visant à exclure, ou à amalgamer en un discours uniformisé, la pluralité des Evangiles ; Irénée trouve, à l'inverse, l'inspiration divine dans sa totalité à travers les quatre faces de l'Evangile unique de Jésus-Christ. Toutes les tentatives amorcées pour privilégier une lecture aboutissent inévitablement à l'hérésie, c'est-à-dire à la sélection (c'est le sens du mot) qui donne à un langage, à un Evangile, à un apôtre, barre sur les autres. En ce sens bien précis, et sans que ce terme n'ait rien d'infâmant, le programme d'Aix-en-Provence est, à mes yeux, « *hérétique* ».

Si la vérité de la Bible c'est, non point un système organique de vérités, mais la personne vivante de Jésus, qui pourrait prétendre en détenir le secret ? Nous n'avons jamais assez besoin les uns des autres pour en découvrir la plénitude, de même que la communauté primitive a très vite compris qu'elle ne pouvait écouter la voix de Paul sans entendre celle de Matthieu, celle de Luc sans écouter également celle de Jean ou de Pierre...

J'espère que la vivacité de certains propos n'aura égaré personne ; je tiens à terminer en disant merci aux frères qui nous interpellent avec rigueur. J'ai besoin de leur voix « *réformée* » non pour la remiser au rebut, mais comme le rappel des origines de nos Eglises ; quelle force aurait cette voix cependant si, au lieu de nous enfermer dans la trahison (et de provoquer la protestation que voici), elle savait se reconnaître voix nécessaire parmi les autres. Je me réjouis si elle trouve maintenant un lieu de réflexion et de maturation. Mais la naissance de la faculté d'Aix-en-Provence rend à mes yeux plus indispensable que jamais l'existence de cet Institut qui est l'œuvre des synodes luthérien et réformé. Puissent les Eglises, et peut-être même les non-protestants, mesurer ce qui est en jeu : bien plus qu'une querelle de théologiens !

Mieux que quiconque, je mesure les risques, les faiblesses, de l'Institut protestant de théologie. Il représente une petite chose, et je comprends l'inquiétude de certains. Nous ne prétendons nullement détenir la solution ; l'avenir de la théologie n'est heureusement pas dans nos mains. Nous aimerions seulement servir avec les moyens qui sont les nôtres la cause de l'Evangile. Je crois cependant qu'en donnant son orientation à l'Institut, en l'appelant à la liberté, les Eglises ne se sont pas trompées ; ce n'est pas sans raison qu'elles ont pensé être ainsi fidèles, véritablement, à leur vocation d'Eglise de la Réforme.

Michel BOUTTIER.

3

RÉPONSE A M. MICHEL BOUTTIER

Je voudrais remercier M. Bouttier d'avoir si vigoureusement répondu à l'annonce, publiée dans *Réforme,* de la création de la Faculté de Théologie Réformée d'Aix-en-Provence. Depuis la parution de cet article, nous essayons de donner les renseignements exacts sur ce projet et la pensée qui l'anime [1], non pas pour nous justifier, mais pour donner à chacun la possibilité de se renseigner.

Deux Facultés de théologie, quel scandale ! Deux Facultés — deux façons de considérer la théologie, l'Eglise, et, avant tout, l'Ecriture. Mais où est le scandale ? Il n'y a dans cette situation ni schisme ni division, tout simplement la réalité du choix qui s'impose. Ce choix est légitime et il faudrait que le pluralisme lui reconnaisse le droit de subsister comme étant nécessaire à l'existence même du pluralisme. Car, si ce dernier refuse d'admettre ce choix, il aboutit, lui aussi, « à l'hérésie, c'est-à-dire à la sélection ».

Je m'étonne donc que certains de nos frères, qui chantent le beau blason pluraliste pour faire l'éloge de la gloire du corps de Christ, soient si consternés par cette nouvelle possibilité de vivre leur pluralisme. Ils prônent un idéal, mais il semble que les arguments avancés pour sa défense ne se traduisent pas, ou ne peuvent se traduire en actions. Il faut se demander si une idéologie est tenable, là où la pratique en devient impossible. Si donc le pluralisme ne peut accepter que ce qui est pluraliste, il ne s'agit plus de pluralisme, car ce refus contrecarre le principe dont il dépend. Pour ne pas se contredire, le pluralisme doit recevoir dans ses larges bras *tout* ce qui se réclame de Jésus-Christ, même ce qui n'est pas pluraliste. Autrement, il n'est plus pluraliste, mais entend imposer une certaine uniformité à l'Eglise.

Or des documents synodaux, des articles de presse, parfois même des intimidations contre professeurs et étudiants — tout montre que certains milieux, qui prétendent être conscients de leur « propre relativité », arrivent encore moins à accepter la pluralité que ceux-mêmes qu'ils accusent d'être « fermés ».

Oui, ce pluralisme, c'est le véritable ennemi, car il prêche le pluralisme sans vraiment l'accepter en réalité. Ce service de « deux maîtres » constitue en fait la *praxis* d'un mensonge.

---

1 Cf P. Courthial, « Les Réformés Confessants et l'Avenir de l'Eglise » dans *Perspectives Réformées,* 1974/1 ; P. Wells, « Le Pluralisme, l'Ecriture et l'Unité de l'Eglise », dans *La Revue Réformée,* 1974/3 ; et la brochure *Théologie : Aix-en-Provence,* publiée par la Faculté.

Mais y a-t-il un autre pluralisme possible, un véritable pluralisme, qui éviterait l'erreur de déformer la pluralité de l'Eglise et d'établir une uniformité pluraliste dénaturée ? Pour ma part, je ne le crois pas. Sans doute certains « pluralistes » arrivent plus ou moins à mettre en pratique leurs conceptions, en restant ouverts, détachés de l'esprit partisan qui anime trop souvent des communautés religieuses. Mais, quand il est établi en tant que pierre de l'angle d'une dénomination ou d'une institution chrétienne, le pluralisme est un principe de base qui ne réalise pas ses promesses. Embrasser le pluralisme comme tel implique une présupposition et conduit à une tentative.

D'abord il faut, pour accepter le pluralisme, présupposer une certaine conception de la révélation. La révélation de Dieu n'y est plus discernée par référence au *texte* de l'Ecriture, dont les propositions seraient susceptibles d'erreurs. Dans cette perspective, l'unité de l'Eglise ne peut être assurée en précisant le sens du contenu de l'Ecriture dans une confession de foi. La vérité n'ayant pas d'expression propositionnelle, l'unité de l'Eglise est remise en question. Face au refus de l'autorité biblique, le pluralisme tente d'assurer une certaine unité dans le gouvernement et l'action de l'Eglise. Cependant il est évident que, si le pluralisme veut être soutenu, il lui faut justifier le bien-fondé de sa présupposition et éviter que l'unité ecclésiale soit créée artificiellement d'après des moyens humains.

En abordant la question de la révélation et sa présupposition pluraliste, nous touchons au troisième point dans la discussion de M. Bouttier, le point de l'Ecriture, qui est, comme il le voit bien, la source de nos divergences. Pour notre interlocuteur, la vérité c'est la personne vivante de Christ, la Bible n'étant qu'un ensemble de témoignages humains faillibles rendus à la révélation de Dieu en Christ. Pour lui, bien qu'il admette le parler humain au sujet de Dieu, il n'y a pas de révélation verbale de la part de Dieu. L'unité biblique se définit non pas de façon théocentrique, mais de façon anthropocentrique. Il y a le Christ vivant — la Vérité — et il y a les témoignages humains, faillibles, limités par le milieu et le moment. Pour nous, par contre, si la Bible est également un ensemble de témoignages humains, c'est un ensemble qui fait partie intégrante de la révélation de Dieu en Christ. La révélation est organique et ne sépare pas, pour les mettre en opposition, le Christ de la parole, ni la parole du Christ. Ailleurs, Michel Bouttier a écrit : « A la loi de l'ancienne alliance a succédé le règne de l'Esprit, mais l'action de cet Esprit ne se détache jamais de la personne du Christ qui, lui, nous a été pleinement révélé ». Dans l'article en question, il parle « de la certitude ferme que l'Esprit scelle en nos cœurs ». Cette certitude, pour lui, est une chose qui existe au delà de toute considération textuelle.

Cependant une distinction est établie ainsi entre le Fils de Dieu comme la Parole personnelle de Dieu et l'Ecriture comme parole de Dieu, entre

l'Esprit et la lettre, distinction qui n'est pas celle du NT. Il n'y a pas de contradiction entre la loi de Moïse et la grâce et la vérité de Christ, ni entre la parole des prophètes et la Parole personnelle qu'est le Fils (Héb 1/1, 2). La supériorité de Christ rayonne dans de tels passages, certes, mais il faut aussi tenir compte que « ce salut, annoncé à l'origine par le Seigneur, nous a été confirmé par ceux qui l'ont entendu, Dieu appuyant leur témoignage par des signes, des prodiges, des miracles variés et par des communications du Saint-Esprit selon sa volonté » (Héb 2/3b-4). Le Christ-Vérité-personnelle ne se substitue pas à la parole de l'Ecriture, mais en tant que Ressuscité, Seigneur de la parole, il se communique dans l'Ecriture par l'Esprit. L'Esprit porte témoignage à Christ non seulement dans nos cœurs, ou à travers un texte derrière lequel se trouve l'Autre, mais aussi dans l'Ecriture par les apôtres choisis. Dans l'Ecriture le témoignage apostolique est tout autre que subjectif et relatif. Les mots bibliques (*'edh, martus*) soulignent l'objectivité, la précision, la réalité des événements rapportés [2].

Si donc nous n'acceptons pas le pluralisme actuel, c'est qu'il nous semble impossible, à la lumière du témoignage biblique et apostolique, d'accepter le présupposé sur lequel se fonde cette idéologie. En faisant appel à des lectures de la Bible qui diffèrent des nôtres, M. Bouttier simplifie trop les choses. Sans vouloir nier la possibilité d'une pluralité d'interprétations, il est inacceptable d'aller à l'autre extrême en prétendant que toute exégèse peut avoir droit de cité dans l'Eglise. Il y a des « lectures bibliques » qui, partant d'une présupposition non-biblique ou anti-biblique, arrivent à des conclusions qui dénaturent le sens du message biblique. Les différentes théologies et la multiplicité d'interprétations montrent non pas que la Bible les justifie toutes, mais plutôt que, bien souvent, il s'agit de conceptions tout à fait différentes de celles de la Bible, construites parfois sans reconnaître le témoignage que la Bible fournit à sa propre identité. L'existence des théologies différentes, voire contradictoires, ne peut être comprise que si l'on se rend compte que ces théologies, qui puisent leur matériau dans la Bible, sont formulées selon des méthodes qui ne sont pas toujours justifiées par elle. Là où règne une herméneutique qui repose sur une présupposition fausse, la théologie est forcément déformée.

On dira sans doute que c'est du fondamentalisme, que de parler de la sorte ! Néanmoins, avant de porter ce jugement précipité, hésitons un instant, car j'ai une question à poser à ce sujet. Certes la différence entre les deux positions en jeu semble être, de prime abord, de peu de conséquence. Ou Jésus-Christ est la révélation de Dieu, ou le Christ-Parole et la Bible-parole constituent une unité organique dans cette révélation. Sans parler de tous les textes qui traitent du témoignage rendu par le Christ à l'Ecri-

---

[2] H. Strathmann, « *Martus* », dans le dictionnaire Kittel, IV, montre le sens *légal* du mot, qui indique celui qui parle en connaissance de cause.

ture, de sa promesse de l'Esprit pour « enseigner », « rappeler », « conduire », ou de la vocation des apôtres comme ministres de l'Israël de la nouvelle alliance, notre question se pose au plan de la méthodologie théologique.

Ayant observé la chute d'une pomme, John Newton a pu formuler la loi de la pesanteur. Cependant, il n'a pas utilisé cette loi pour nier, ensuite, que c'est sur les arbres que poussent les pommes. Penser ainsi aurait contredit le fait qu'il avait vu tomber une pomme. Or, en théologie, qui est également une discipline scientifique, est-ce légitime, ayant appris dans les écrits néotestamentaires la vérité de Jésus-Christ, de remettre en question la vérité de ces écrits au moyen de la vérité personnelle que l'on y a découverte ? Ce serait un étonnant *non sequitur* logique. Comment critiquer la vérité de la proposition A au moyen d'une proposition B, elle-même déduite de la proposition A ? Si nous voulons, en théologie, parler de la vérité personnelle du Christ, il ne nous est pas possible de procéder ainsi, sans avoir l'assurance de la véracité des renseignements qui justifient cette conclusion.

Quand donc nos théologiens du XX^{e} s., voulant éviter fondamentalisme, bibliolâtrie ou rationalisme (et là, ils ont raison !), fixent leurs yeux exclusivement sur le Christ vivant « en haut », ils tombent dans la fosse du subjectivisme, car finalement, ils ne peuvent pas justifier leur croyance. De même, quand M. Bouttier nous dit qu'« il n'y a pas de normes bibliques à appliquer, il y a le Christ vivant à suivre, que la Bible nous révèle », il se contredit, car s'il n'y a pas de normes bibliques il est difficile de concevoir comment le Christ peut être normatif. Et d'ailleurs, à quel critère se réfère-t-on pour dire que le Christ est vivant ? La Bible ne peut pas fournir la vérité au sujet du Christ si elle n'est pas elle-même la vérité. Le chemin du pluralisme, qui part d'une présupposition fausse au sujet de la révélation, mène le protestantisme vers une sorte de polychristisme, vers un panthéon de christs ressuscités par le souffle de l'exégèse critique, mais où il faut aussi ériger l'autel du Christ inconnu. Cette théologie ne peut se considérer scientifique, au sens strict du mot, parce qu'elle travaille avec un modèle dont la justification n'est que subjective.

Si cette critique de ce que M. Bouttier a écrit au sujet de la révélation semble trop théorique, pensons un moment aux conséquences pratiques. Peut-on vraiment enseigner la théologie sinon dans un total subjectivisme là où il n'y a plus que des témoignages faillibles à la vérité de Jésus-Christ ? Comment prêcher l'Evangile ou exhorter avec certitude quelqu'un qui meurt ? Comment vraiment savoir que notre foi n'est pas qu'illusions ? La relativisation et le refus de l'autorité du texte de l'Ecriture nous laissent sans réponses à ces questions. Quand on sépare le Christ vivant de la révélation textuelle de Dieu, il ne nous reste qu'une norme, la vérité personnelle de Christ, qui est vide de contenu et de sens.

Ces réflexions pratiques nous amènent à considérer le pluralisme par rapport à l'Eglise et à la théologie. S'il n'y a de vrai dans la révélation que le Christ vivant, l'Eglise sera à la recherche d'un contenu pour exprimer cette vérité. Evidemment, puisque « personne au monde ne peut dire ce qu'est exactement l'Evangile », l'Eglise est obligatoirement pluraliste. Le pluralisme ecclésiastique est le résultat du processus qui commence en niant le caractère normatif de l'Ecriture et finit en autorisant le croyant à fournir son propre contenu à la vérité à partir de ses expériences ou de son interprétation biblique. Evangiles politiques, sociaux, libérationnistes, futuristes : est-ce polyphonie ou cacaphonie ? Le cercle herméneutique devient le suivant : pluralisme de témoins → vérité unique de Jésus-Christ → pluralisme de conceptions de la foi. La conséquence se manifeste dans l'Eglise où il existe un pluralisme d'opinions, côte à côte, sans que l'une d'entre elles ne revendique la priorité sur les autres. Dans ces conditions le seul moyen d'unir l'Eglise est d'établir une bureaucratie où les politiciens de l'Eglise, pluralistes par excellence, font le travail de co-ordinateurs passant de fleur en fleur pour cueillir le miel de la communion fraternelle. Il nous semble parfois que, lorsque le pluralisme permet à tous de faire route ensemble, c'est la démagogie qui assure la comptabilité des compagnons de voyage.

M. Bouttier me reprend pour avoir donné un sens dévié au mot pluralisme. Il pense que le vrai pluralisme est celui qui reconnaît la valeur des croyances différentes des nôtres, et, ce faisant, cherche à être fidèle à Jésus-Christ. La source ultime de l'unité des chrétiens n'est pas une doctrine ou un système, mais la personne de Jésus. Cependant, plus loin nous lisons que l'Institut de Théologie sait « placer l'étudiant devant les choix divergents, parfois *contradictoires* ». Si c'est le cas, comme M. Courthial l'a déjà remarqué, c'est qu'après tout le pluralisme est « un mélange empoisonné d'attitudes contradictoires ». Où donc est la fidélité à la vérité de Jésus-Christ dans la présentation de choix contradictoires ? Cette fidélité est aussi vide, aussi indéfinissable, que la norme à laquelle elle cherche à être fidèle. Au lieu d'édifier le corps de Christ, les pluralistes, avec leurs fausses normes, sont en train de construire un homme de paille, qui sert d'épouvantail pour éloigner de l'Eglise ceux qui sont à la recherche de la semence que le Christ a plantée.

Est-ce une erreur de ne pas admettre la nécessité de la contradiction ? Le Conseil National de l'Eglise Réformée semble le croire puisqu'il estime indispensable que ses futurs pasteurs « soient formés dans des Facultés de Théologie où s'exprime une diversité de courants théologiques ». Dans la brochure *Théologie : Aix-en-Provence* nous avons précisé qu'à Aix « d'autres théologies seront évaluées, toujours à la lumière de la révélation biblique ». Ainsi, selon le vœu du Conseil, les étudiants n'ignoreront pas les divers courants théologiques.

Cependant je me demande si ces mots du Conseil National n'expriment pas un désir plus profond. Ce qui est souhaité, ce n'est pas tant la présentation de théologies différentes, qu'un pluralisme vécu parmi des représentants de tous les courants. Ici nous touchons à ce que j'ai dit au sujet de « neutralité intellectuelle », ce qui a été repris par M. Bouttier. La Faculté que désire une Eglise pluraliste est celle qui porte un masque de neutralité. Je ne pense pas, comme M. Bouttier l'infère, que MM. les Professeurs de l'Institut de Théologie soient des « ...théologiens honteux pour qui leur enseignement n'implique pas un engagement total... ». Il me semble que c'est exactement parce que leur engagement est total que la neutralité pluraliste n'est qu'un masque. Dans les personnes des enseignants, dont chacun a fait son choix, les étudiants seront amenés à faire les mêmes choix. Le choix est inévitable. A Aix nous avons choisi au niveau *institutionnel.* Dans l'Institut Théologique, derrière le masque pluraliste, chacun choisit au niveau *personnel,* car il y a peu de théologiens qui restent neutres devant toutes les options. Dans la plupart des cas, ces choix ont seulement été faits *contre* la théologie qui sera enseignée à Aix.

Les critiques déjà faites de la présupposition et de la tentative du pluralisme peuvent être appliquées aux Facultés de Théologie pluralistes. La prétention de défendre la liberté de pensée, de ne pas se mettre dans un carcan, est séduisante, mais en arrière-plan se dessine l'absolutisme du pluralisme. C'est cet absolutisme qui s'exprime dans la déclaration du Conseil National de l'ERF, qui veut éliminer ce qui n'est pas pluraliste. Si l'Institut de Théologie acceptait une section non pluraliste en son sein, il deviendrait vraiment pluraliste ! En attendant ce moment-là, l'existence de la Faculté d'Aix est pleinement justifiée.

En conclusion, au sujet de la Réforme : le pluralisme est, dans son principe, contre l'esprit du *semper reformanda.* Les réformateurs, à toutes les époques, brûlent le bois mort, ôtent les mythes accumulés par le passage de l'histoire et des philosophies, et font ressortir de nouveau les grandes vérités de la foi chrétienne. Leur travail est celui de la *réduction.* Le pluralisme, en raison de son attitude envers la vérité, *ajoute,* place côte à côte, essaie de comprendre, mais ne fait pas de critique réductrice pour balayer le terrain. Tant que le pluralisme existera, loin de réformer, il permettra aux théologies de s'entasser, de se succéder, comme autant de couches sédimentaires, mais ces couches ne seront que sables mouvants où l'Eglise ne trouvera pas de fondement. Cette maison, comme celle de la parabole, s'effondrera. Si nous citons la *Confession de La Rochelle,* c'est qu'elle nous montre avec clarté un travail de réduction réformatrice. « Cette Parole est la règle de toute vérité et contient tout ce qui est nécessaire au service de Dieu et à notre salut. » L'Ecriture n'est pas ici « sous le boisseau... ». Au contraire, tout est soumis à l'autorité de l'Ecriture. C'est là la véritable façon de réformer l'Eglise !

Michel Bouttier et André Dumas, par leurs réactions, nous ont rendu service, car là où d'autres se sont perdus dans la rhétorique, ils ont su poser des questions importantes au sujet de la Faculté d'Aix et ils l'ont fait avec clarté et amabilité. J'espère que mes réponses, quoique trop brèves, contribueront à éclairer ceux qui sont engagés de part ou d'autre. Je n'ai pas voulu, dans cette réponse, blesser qui que ce soit, mais je suis obligé de dire ce qui est, pour moi et pour beaucoup d'autres dans les Eglises protestantes, vrai et juste, même si, pour certains, ces propos sont douloureux.

Paul WELLS.